Le Panier de pêches

Une bonne femme, veuve, avait trois fils pour lesquels elle rêvait tous les bonheurs imaginables. Aussi était-elle constamment à la piste des événements qui auraient pu les rendre heureux.

Un jour, elle apprit que le roi avait fait publier, à son de trompe, qu'il donnerait sa fille en mariage au jeune homme qui lui apporterait les plus belles pêches.

Justement la veuve possédait, dans son courtil, un pêcher qui, cette année-là, avait des fruits superbes.

Elle dit à son fils aîné :

— Il faut remplir un panier de pêches et les porter au roi.

— Sans compter, répondit le gars, qui était un fieffé paresseux, j'épouserions ben la fille du roi, pour n'avoir ren à faire.

Il cueillit des pêches et se dirigea vers la demeure royale.

Chemin faisant, il fit la rencontre d'une vieille mendiante qui lui demanda :

— Que portes-tu donc si précieusement dans ton panier ?

Le gars, peu poli, répondit :

— Des œufs, ma bonne femme.

— Prends garde qu'ils soient éclos avant d'être rendus à destination.

Lorsqu'il arriva dans la cour du palais, le roi, qui s'y promenait, lui dit :

— Qu'as-tu là ? mon garçon.

— Des pêches, Sire.

— Montre-les moi.

Le jeune gars ouvrit le panier et aussitôt toute une couvée de petits poussins se sauva dans la cour.

— Qu’est-ce que cela signifie ? s’écria le roi. Veux-tu te moquer de moi ? Sors d’ici et que je ne te revoie pas, ou sans cela je te fais jeter dans les oubliettes de mon palais.

Le garçon ne se le fit pas répéter deux fois, il se sauva raconter à sa mère ce qui lui était arrivé.

— Tu n’es qu’une bête, répondit la bonne femme, ton frère cadet sera plus malin que toi.

Le lendemain elle appela son second fils.

— Cueille des pêches, mon enfant, et porte-les au roi pour épouser sa fille.

Le cadet obéit à sa mère, et s’en alla vers le palais.

Lui aussi rencontra la vieille mendiante qui lui demanda ce qu’il portait ainsi.

— Des crapauds ! la curieuse.

— Prends garde de dire vrai.

Lorsque le roi fut informé qu’on lui apportait des pêches il ordonna d’introduire le petit paysan.

— Montre-moi tes fruits, mon ami.

Le jeune homme ouvrit aussitôt son panier et de gros crapauds se sauvèrent dans tous les coins du château.

— Misérable ! s’écria le roi, tu m’apportes des crapauds, je vais te faire arrêter.

Mais le gars n’attendit pas son reste et s’enfuit à toutes jambes.

La mère, têtue comme une Bretonne qu’elle était, dit à ses deux aînés :

— Vous n’êtes que des sots ; votre jeune frère, seul, a de l’esprit.

Elle appela ce dernier, lui cueillit elle-même des pêches, et l’envoya chez le roi.

Il rencontra, comme ses frères, la mendiante qui lui demanda ce qu’il portait ainsi.

— Des pêches, ma bonne femme, répondit-il.

— Montre-les moi.

Le jeune homme ouvrit son panier, la vieille toucha chaque pêche qui atteignit aussitôt une grosseur prodigieuse.

Le paysan continua son chemin et ne tarda pas à arriver au palais. Il eut bien de la peine à obtenir d’être conduit près du roi qui avait encore présents à l’esprit les poussins et les crapauds ; mais, lorsque Louis — c’était son nom — eut fait voir ses pêches aux domestiques, ceux-ci s’en allèrent bien vite prévenir leur maître que cette fois on lui apportait des pêches comme il n’en avait jamais vu.

Le souverain ne connaissait rien au monde de meilleur que ces beaux fruits veloutés, et, comme il était fort gourmand, il s'empressa d'aller admirer ceux qu'on lui apportait.

En les voyant il s'écria :

— Tu épouseras ma fille car personne ne possède de plus belles pêches.

La princesse qui était arrivée, elle aussi, appuyée sur le bras du ministre favori, dit à ce dernier :

— Je ne veux pas épouser ce petit rustre ; faites en sorte de me tirer d'embarras et je vous récompenserai.

Le ministre se tournant immédiatement vers le roi s'exprima ainsi :

— Sire, ce sont de belles pêches, c'est vrai, mais vous ne pouvez pas obliger votre chère fille à épouser ce garçon sans savoir s'il est intelligent. Or, je propose de lui confier trente lapins à garder dans la forêt voisine. Si, pendant trois jours, il les ramène chaque soir tous les trente, le mariage sera conclu.

— Accepté, dit le roi.

On mit aussitôt trente lapins dans un sac qu'on plaça sur le dos du pauvre gars.

Me voilà bien loti, pensait ce dernier en lui-même. Garder trente lapins, sans en voir un seul s'échapper, doit être aussi difficile que de garder un boisseau de souris. Et il s'en allait ainsi tout penaud lorsqu'il rencontra la mendiante.

— Quel air malheureux tu as, mon garçon. Conte-moi donc bien vite tes chagrins.

Le gardeur de lapins lui confia ses infortunes, et fut tout surpris de la voir rire.

— Ne crains rien, mon ami, je t'ai pris sous ma protection et je veux te tirer d'embarras.

— Puissiez-vous dire vrai.

— Tiens, voici un sifflet que je te donne, et n'importe où seront tes bêtes elles viendront dans ton sac quand tu les auras appelées trois fois.

— Serait-ce possible ? Vous êtes donc une fée ?

— Va toujours et aie confiance.

Le berger improvisé se dirigea vers la forêt et mit ses animaux en liberté. Ils étaient charmants à voir ces petits lapins, trottant la queue en l'air, au milieu du thym et du serpolet, semblant ravis de prendre ainsi leurs ébats.

Tout en les admirant le gardien vit avancer vers lui un charbonnier qu'il reconnut bientôt, malgré son déguisement, pour être ministre du roi.

— Vous gardez des lapins, lui dit le nouveau venu.

— Mais oui, maître charbonnier.

— Voulez-vous m’en vendre un ?

— Nenni, ces animaux ne sont point à moi, et je ne puis les vendre.

— Bast ! vous direz que vous en avez perdu un, et je vous le paierai le prix que vous voudrez.

— Non, je ne vous en vendrai pas ; mais, cependant si vous tenez tant que ça à en avoir un, grimpez sur le haut du rocher que v’là devant vous, et laissez-vous glisser jusqu’en bas sur le derrière. Je tiendrai ma parole, je vous le promets.

— Ce que vous demandez là est absurde. Je déchirerais mes vêtements et laisserais une partie de moi-même sur les ronces et les cailloux.

— C’est à prendre ou à laisser.

Le ministre, qui avait promis à la princesse de lui rapporter un lapin, escalada le rocher et se laissa choir ensuite jusqu’en bas.

Toute la partie de son corps exposée aux rochers et aux broussailles fut affreusement déchirée, mais il eut son lapin.

Louis suivit le charbonnier, et, lorsqu’il le vit entrer dans la cour du château, il siffla trois fois. Aussitôt les vingt-neuf lapins restés dans la forêt ainsi que celui qu’il avait donné vinrent se glisser dans son sac.

Le lendemain le jeune gars en reconduisant ses bêtes dans les bois rencontra un particulier, habillé en paysan, qu’il reconnut pour être le roi, et qui lui demanda à acheter un lapin.

— Je ne vous le vendrai pas, je vous en ferai cadeau si vous consentez à faire trente-six culbutes.

Le souverain fut bien humilié d’une pareille réponse ; mais comme il espérait se débarrasser d’un gendre qui déplaisait à sa fille et que, d’un autre côté, personne ne le voyait, il exécuta d’assez mauvaise grâce les trente-six sauts exigés. N’étant pas habitué à une pareille besogne, il sua sang et eau, mais il eut son lapin.

Le berger le suivit pour s’assurer qu’il ne s’était pas trompé, et, lorsqu’il vit le roi entrer dans la cour du palais, il siffla trois fois et les trente lapins vinrent se musser dans son sac.

Le surlendemain, dernier jour d’épreuves, ce fut la princesse déguisée en bergère, qui vint elle-même lui demander une de ses petites bêtes.

— Vous êtes ben trop jolie pour que je vous refuse ce que vous demandez ; mais cependant j’y mets une condition, c’est que vous allez m’embrasser.

La jeune fille ne trouva pas le gars aussi bête qu'elle le supposait et l'embrassa.

Quand elle fut de retour dans sa chambre, avec son lapin, elle regretta presque d'être allée le chercher.

Le soir venu, Louis siffla trois fois, et juste à ce moment les portes du palais, qui étaient ouvertes, permirent au lapin prisonnier d'aller rejoindre ses camarades.

Le jeune gars, son sac sur le dos, s'en alla demander la main de la princesse : mais le ministre qui lui gardait rancune lui dit que la fille du roi exigeait une dernière épreuve qui consistait à remplir un sac de vérités.

— Ce sera ben aisé, répondit le garçon piqué au vif. D'abord la première vérité qui entrera dans mon sac, sera l'histoire qui vous est arrivée dans la forêt, et dont vous conservez encore les marques.

— Tais-toi, petit misérable, s'écria le ministre.

— La seconde, sera l'aventure du roi et la troisième celle de la princesse elle-même.

— Veux-tu bien te taire, mauvais drôle, répondit le roi. Si l'on apprenait que j'ai fait trente-six culbutes, tout le monde se moquerait de moi dans mon royaume.

— Quant à moi, ajouta la princesse, vous pouvez dire que je vous ai embrassé, et de bon cœur, car vous êtes un garçon d'esprit et je consens à vous épouser.

Elle lui tendit la main, au grand désespoir du ministre, et la noce eut lieu sans délai. Jamais mariage ne fut plus beau et l'on en parle encore à Pléchâtel, où il se fit du temps que le roi breton Salomon habitait cette paroisse

MILAD INSTITUT
www.miladlh.com
Bonjour France

www.miladlh.com

021 888 777 42

0901 323 9008